

Bordeaux : « Les étudiants représentent une population fragile à risque au moment de cette épidémie », estime un chercheur

INTERVIEW Le professeur d'épidémiologie de l'université de Bordeaux, Christophe Tzourio, explique les enjeux d'une étude menée depuis le printemps dernier sur les effets du confinement et de l'épidémie de Covid-19 sur la santé des étudiants

Propos recueillis par Elsa Provenzano

Publié le 23/09/20 à 12h52 — Mis à jour le 23/09/20 à 12h52

Christophe Tzourio est professeur d'épidémiologie à l'université de Bordeaux. —
Université de Bordeaux

- Une étude a été lancée au printemps sur les conséquences du confinement et de l'épidémie de Covid-19 sur la santé mentale des étudiants.
- Elle va se poursuivre jusqu'au printemps 2021 mais les premiers résultats montrent que les indicateurs de santé mentale des étudiants sont dégradés par rapport aux non-étudiants.
- Vivant des périodes marquées par de grands changements et à un âge où ils ont besoin de relations sociales, les étudiants sont considérés comme particulièrement vulnérables.

Christophe Tzourio, professeur d'épidémiologie à l'université de Bordeaux, coordonne [l'étude I.share](#), qui suit [différents aspects de la santé des étudiants sur dix ans](#). En parallèle, il collabore sur un an à l'étude Confins, qui s'intéresse aux effets spécifiques de l'épidémie de Covid-19 sur leur [santé mentale](#).

Quel est l'objet de cette collaboration d'I. share à l'étude Confins, qui s'intéresse aux effets de l'épidémie sur la santé des Français ?

Avec cette étude, on veut connaître les répercussions psychologiques de l'épidémie et du confinement sur la santé mentale des [étudiants](#). Les aspects infectieux, on les connaît et on les maîtrise plus ou moins bien, mais par contre, ce qu'on a appris aussi des épidémies antérieures comme [le SRAS](#), c'est qu'elles s'accompagnent de conséquences psychologiques qui peuvent être redoutables.

Il y a la peur de l'épidémie en elle-même, qui touche tout le monde, l'appréhension des conséquences économiques mais aussi l'isolement social. Il a été extrême lors du confinement mais il reste d'actualité car la distanciation des liens sociaux continue alors que l'épidémie repart. On veut savoir quelles sont les conséquences sur la santé mentale des étudiants et les comparer à un public non étudiant.

Comment a été réalisée cette étude ?

On a commencé pendant le confinement en recrutant sur les réseaux sociaux quelque 2.000 étudiants et 3.500 participants au total. Les non-étudiants, s'ils sont plus âgés que les étudiants, présentent des caractéristiques comparables : par exemple, il y a le même pourcentage de femmes et ils partagent les mêmes représentations sur l'épidémie. Ce sont des groupes comparables et on constate que les indicateurs de santé mentale sont plus dégradés chez les étudiants. Ces derniers représentent une population fragile à risque au moment de cette épidémie et demandent une attention particulière.

Quels sont les chiffres marquants que vous retenir à ce stade de l'étude ?

Avec nos échelles classiques, on observe qu'en termes de fréquence, il y a presque deux fois plus d'étudiants que de non-étudiants, stressés, déprimés, anxieux, ce qui est absolument considérable. Et, si on fait appel à des modèles un peu plus sophistiqués (appelés multivariés), les étudiants ont 50 à 70 % de risques supplémentaires d'avoir des symptômes anxieux ou dépressifs élevés. Ce sont des chiffres importants qui montrent que c'est une population fragile. Et les perturbations continuent actuellement, tout est encore haché.

Pourquoi le public étudiant est-il particulièrement fragile ?

Au tout début de la carrière universitaire, c'est un bouleversement très important. Les étudiants sortent d'un environnement familial enveloppant et se retrouvent dans un milieu très différent, avec des milliers d'étudiants. Tout est nouveau, et il y a du positif là-dedans bien sûr, mais cela crée de multiples ruptures difficiles à gérer. Les études sont difficiles et ils comprennent rapidement que leurs diplômes, s'ils vont les aider, ne suffiront sûrement pas pour trouver un travail. C'est aussi une époque où ils peuvent découvrir le binge drinking et différentes drogues. Pour la plupart cette période est simplement une étape mais d'autres peuvent basculer vers des pathologies psychiatriques.

On sous-estime le mal-être de cette catégorie de la population ?

On considère que c'est le plus bel âge de la vie, que les étudiants sont libres et qu'ils n'ont pas de problème de santé. Les « sachants » sous-estiment la tension qu'ils vivent et qui n'était pas la même il y a 10 ou 20 ans. Décrits comme insouciant et fêtards, la plupart ont pourtant pris l'épidémie très au sérieux. Pendant le confinement, certains ne profitaient même pas de l'heure de sortie autorisée et c'était les copains qui leur amenaient des sacs de courses. Ils entendent les messages sanitaires mais ce sont des êtres beaucoup plus sociaux qui ont besoin (physiquement) de se retrouver, de se voir. Il y a eu un relâchement, certes, mais parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement.

Comment accompagner les étudiants dans ce contexte ?

A l'université de Bordeaux, on est très attentifs et convaincus qu'il faut être plus empathique dans nos actions. On réfléchit, par exemple, dans le cadre de la cellule Covid, dont je suis le référent, à un système de parrainage. Certains experts disent que la vraie épidémie sera une épidémie de maladies mentales, mais elle est décalée, moins perceptible et les gens sont moins vigilants là-dessus. En tout cas, le plus tôt on envoie des messages et on met en œuvre des actions de vigilance, et plus facilement on passera ce cap-là.